

conforme à une autre règle qui existe dans l'infinitif.

Disciple de saint François d'Assise, saint Bonaventure, dans quelques-uns de ses écrits, notamment dans celui qui a pour titre *De paupertate Christi*, n'établit pas une ligne de démarcation nette entre ce qu'on a appelé le domaine de la perfection chrétienne et le domaine de l'obligation stricte. Systématisant la pauvreté évangélique et l'érigant en principe, il fait de la propriété une critique où l'on trouve le germe de tout ce qui a été avancé de plus hardi, dans ces derniers temps, sur le droit de tous à toute chose. Du reste, ce socialisme évangélique n'est pas particulier à saint Bonaventure; il caractérise l'ordre des franciscains, il forme sa tradition et lui donne une physiognomie curieuse au milieu de la société du XIII<sup>e</sup> siècle. On sait que cet ordre fut un moment le centre d'un vaste mouvement de rénovation religieuse et sociale, qu'étouffèrent les forces conservatrices de l'époque. (V. ÉVANGILE ÉTERNEL.)

Saint Bonaventure a écrit un grand nombre d'ouvrages de piété. Quelques-uns portent des titres poétiques : qui montrent, dit M. Pierre Leroux, combien il était porté à tout se représenter par l'imagination et la peinture. « Voici d'abord *L'Arbre de vie* (*Lignum vitae*); cet arbre, c'est la croix de Jésus, qu'on voit représentée en tête du livre, toute couverte de feuillage; dans ce feuillage, chaque rameau est marqué d'une des perfections du Sauveur; on dirait un arbre encyclopédique. Un autre de ces opuscules est intitulé *Pharetra* (le Carquois); c'est un recueil de passages des Pères propres à être décochés, comme autant de flèches, contre notre ennemi Satan; *telum imbelles sine* etc., dit en souriant le Satan de la raison moderne. Un troisième s'appelle *le Miroir de la sainte Vierge* (*Speculum Mariæ Virginis*); dans le préambule, l'auteur compare son livre à un miroir qui réfléchit tous les attraits et tous les charmes de la beauté; le culte de Vénus est éternel, ne faut-il pas qu'il se retrouve épuré dans le christianisme? »

Entre les livres de piété de saint Bonaventure, les *Méditations sur la vie de Jésus-Christ* méritent d'être mentionnées d'une manière spéciale. Elles sont adressées à une religieuse du second ordre de Saint-François, c'est-à-dire des filles de Sainte-Claire. « Afin que les actions de notre Sauveur Jésus, dit l'auteur, fassent plus d'impression sur vous, je les raconterai comme si elles s'étaient passées de la manière qu'on le peut représenter par l'imagination; car nous pouvons ainsi méditer l'Écriture même, pourvu que nous n'y ajoutions rien de contraire à la vérité, à la foi et aux bonnes œuvres. » Voici maintenant un exemple de cette manière d'appliquer son imagination à la méditation de l'Écriture. Il s'agit de la naissance de Jésus. « L'heure étant venue, savoir le dimanche, à minuit, la Vierge se leva, et s'appuya contre une colonne qui était là; mais saint Joseph était assis, affligé peut-être de ce qu'il ne pouvait préparer ce qui était convenable. Il se leva, prenant du foin dans la crèche; il le jeta aux pieds de Notre Dame, et se tourna d'un autre côté. Alors le Fils de Dieu sortant du sein de sa mère, sans lui causer aucune douleur, se trouva sur le foin qu'elle avait à ses pieds. Elle se baissa, le prit, l'embrassa tendrement, le mit sur ses genoux, le lava de son lait, qui coula en abondance, puis l'enveloppa du voile de sa tête, et le mit dans la crèche. Le bœuf et l'âne se mirent à genoux, posant leurs museaux sur la crèche et soufflant pour échauffer l'enfant, comme s'ils l'eussent connu. La mère à genoux l'adora, rendant grâce à Dieu; et Joseph l'adora de même. » L'abbé Fleury fait observer judicieusement que cette singulière méthode de méditations a bien pu autoriser les faiseurs de légendes à inventer plus hardiment des faits, ou du moins des circonstances qu'ils ont jugées propres à nourrir la piété. « Nous ferons une autre réflexion : c'est que saint Bonaventure, en introduisant dans les méditations pieuses et les exercices spirituels cette direction méthodique de l'imagination, a ouvert la voie à saint Ignace de Loyola.

Le génie de saint Bonaventure offre un contraste marqué avec celui de saint Thomas. Sans doute, il est de son temps; il n'a pas étudié impunément sous la direction d'Alexandre de Hales; il est familier avec la dialectique et toute la culture philosophique du moyen âge. Mais il est facile de voir que, par le mysticisme, il échappe à la domination du moins mystique des philosophes, d'Aristote; il ne se perd pas dans les mille subtilités où l'École mettait sa gloire; ce n'est pas un génie encyclopédique et impersonnel, concentrant et réfléchissant les lumières combinées de la science profane et de la science sacrée; c'est un génie individuel, et, si l'on peut ainsi dire, subjectif, qui n'est pas tourné vers le dehors, qui écoute la révélation intérieure, et qui puise l'idée en son propre fonds, à la source de sa vie intime et spirituelle. Citons en terminant le jugement remarquable de Gerson sur saint Bonaventure : « Si l'on me demande quel est, entre les docteurs, celui des écrits duquel on peut retirer le plus grand profit, je réponds que c'est saint Bonaventure, solide, sûr, pieux, juste, plein d'une dévotion sincère dans tout ce qu'il a écrit. Exempt d'une curiosité inquiète, ne mêlant point à la religion des emprunts étrangers, ne se livrant pas sans réserve à la dialectique du siècle, comme le font beaucoup d'autres, et ne couvrant pas

les principes physiques de termes de théologie, il ne cherche jamais à éclairer l'esprit, sans rapporter ses efforts à la piété, à la religion du cœur. C'est pour cela qu'un trop grand nombre de scolastiques, ennemis de la véritable piété, ont négligé ses écrits, quoique aucune doctrine ne soit pour les théologiens plus sublime, plus divine, plus salutaire, plus douce que la sienne. »

Les œuvres de saint Bonaventure ont été recueillies et imprimées pour la première fois à Rome (1588-1596), par l'ordre de Sixte-Quint, et par les soins du P. Buonafoco Farnera, franciscain.

**Bonaventure resuscitant un enfant** (saint), tableau de Francesco Gessi, élève du Guide, pinacothèque de Bologne. Les annales des cordeliers rapportent qu'une femme de Lyon étant accouchée d'un enfant mort, saint Bonaventure fut appelé près d'elle. Touché du désespoir de cette pauvre mère, il leva les yeux au ciel, pria avec ardeur et fit un signe de croix sur l'enfant, qui revint aussitôt à la vie. L'artiste a traité ce sujet avec talent. Le saint est debout, à droite, la tête nue, les yeux abaissés vers l'enfant étendu à terre; il fait au-dessus de lui le signe de croix qui va le rendre à ses parents. Ceux-ci sont groupés sur la gauche, les uns debout, les autres à genoux. On aperçoit, dans le fond, d'autres personnages près du lit de l'accouchée. Ce tableau provient du monastère de Saint-Étienne. Il se recommande par la fraîcheur du coloris et la belle distribution de la lumière et des ombres. Il a été gravé par G. Tomba.

**Bonaventure montrant un crucifix miraculeux** (saint), tableau de Zurbaran, appartenant à un cabinet particulier. Ce tableau représente le saint tirant le rideau de sa cellule, et montrant à saint-Pierre de Nolacque et à ses compagnons le crucifix miraculeux, dont les douces paroles frappent ses oreilles quand il écrit. La cellule est de la plus grande simplicité : une table chargée de livres, un fauteuil, une petite étagère garnie de volumes, une tête de mort sur l'étagère, et c'est tout. Le geste avec lequel il soulève la draperie qui cachait le crucifix est plein de noblesse et de grâce; l'étonnement mêlé de componction des moines est soigneusement rendu; les têtes sont admirables, l'expression sublime. Le peintre a compris mieux qu'aucun autre la vie ascétique, et personne n'a mieux rendu, sous la ceinture de corde et le capuchon de bure, les corps amaigris et les figures pâlies des pieux cénobites voués aux macérations et à la prière, qui, selon la belle expression de Buffon, quand vient leur dernière heure : « ne finissent pas de vivre, mais achèvent de mourir. » Il y a aussi, dans ce tableau, une admirable entente du clair-obscur, et quand on le regarde longtemps, il semble qu'on le voit à travers un verre légèrement teinté en bleu. L'effet est assez bizarre, mais il se répète à la vue des autres œuvres de Zurbaran, qui fut, peut-être à cause de cela, surnommé le Caravage espagnol, car cette teinte bleuâtre est la seule chose qui leur soit commune. Ce beau tableau de saint Bonaventure a été fait pour le couvent de Notre-Dame de la Merci, à Séville; c'est là que le maréchal Soult, duc de Dalmatie, le trouva et s'en empara, usant du droit de conquête. Il a dû être vendu lors de la vente des tableaux qui formaient la collection du maréchal. Dans le bas de la toile, à gauche, on lit : *Fo Zurbaran fec. 1629*. La largeur est de 7 pieds 10 pouces; la hauteur, de 7 pieds 3 pouces.

**BONAVENTURE** (Nicolas DE), architecte, né à Paris dans le XIV<sup>e</sup> siècle, fut appelé en 1388 à Milan, pour contribuer à l'érection de la cathédrale, et donna notamment les dessins de la grande fenêtre de l'abside.

**BONAVENTURE** (le Père), linguiste français. V. GIRAUDAU.

**BONAVENTURE DESPERRIERS**, littérateur français. V. DESPERRIERS.

**BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE**, historien ecclésiastique de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il appartenait à l'ordre des carmes déchaussés, et il a publié trois volumes in-folio sur l'histoire ecclésiastique et civile du Limousin, sous le titre de : *Vie de saint Martial ou Défense de l'apostolat de saint Martial et autres, contre les critiques de ce temps* (1676-1685, 3 vol. in-folio).

**BONAVERIE** s. f. (bo-na-vé-ri — de Bonaveri, auteur italien). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des hédysarées, établi aux dépens du genre cornille, et comprenant une seule espèce, qui croît dans le midi de l'Europe et en Asie Mineure.

**BONAVISTA**, promontoire de l'Amérique du Nord, sur la côte N.-E. de l'île de Terre-Neuve, découvert en 1497 par les navigateurs Jean et Sébastien Cabot; par 48° lat. N. et 55° 10' long. O.

**BONAVISTA**, petite baie de l'Amérique du Nord, sur la côte orientale de l'île de Terre-Neuve, entre les caps Bonavista et Freel. L'ouverture de la baie de Bonavista est de 52 kilom.

**BONAVOGLIE** s. f. (bo-na-vo-ll' — l' mil.). Mar. Syn. de BONNE-VOGLIE.

**BONAWASI**, ville de l'Indoustan anglais, province de Kanara, à 75 kilom. de Bednore. Cette ville très-ancienne était, selon Ptolé-

mée, gouvernée par des rois indigènes, dès l'an 1450 avant l'ère chrétienne.

**BONBAC** s. m. (bon-ba — de bon et bac). Constr. Sorte de pierre tendre que l'on tire des environs de Paris.

**BON-BASIN** s. m. (bon-ba-zain — du lat. *bombacinus*, de coton). Ancien nom du basin : *Elle était vêtue d'une casaque de BON-BASIN*. Il On disait aussi BON-BACIN : *De BON-BACIN était son haut-de-chausse*.

— Encycl. L'étoffe en fil de coton que nous appelons basin était fort employée autrefois pour l'habillement des femmes de la bourgeoisie. Dans les anciens manuscrits français, le mot *basin* ou *bacin* ne se rencontre jamais seul; on l'y trouve toujours sous cette forme, en deux mots : *bon basin* et *bon bacin*. Cette orthographe n'était que la corruption de *bombacin*, en un seul mot, du grec *bombakinos*, de coton, formé de *bombax*, coton, d'où les Latins ont pris *bombax*, dans le même sens. Il ne faut pas confondre ce dernier mot avec *bombax*, ver à soie, et, par extension, soie, également adopté par les Latins, cette fois sous sa forme pure, *bombyx*. Le mot *bon*, que l'on croyait un qualificatif de *basin*, étant tombé, il ne resta plus que ce qu'on tenait seul pour le substantif, à savoir *basin*.

**BON-BEC** s. f. (bon-bè — de bon et bec). Mot populaire par lequel on désigne quelquefois une femme babillarde : *C'est une BON-BEC*. V. BEC.

**BON-BLANC** s. m. Hort. Variété de raisin.

**BONBON** s. m. (bon-bon — rad. *bon*, répété à la manière des petits enfants, dont presque tous les mots sont formés de cette façon : *Papa, dodo, toutou, bébé, fanfan*, etc.). Dragée ou sucrerie quelconque : *Acheter, manger des BONBONS*. Une boîte de BONBONS. Un cornet de BONBONS. Vous êtes la providence des dames, toujours aux petits soins pour elles, toujours des bouquets, des BONBONS, des loges d'opéra. (Scribe.) Avez-vous peur que les BONBONS ne vous fassent tomber les dents. (Th. Gaut.)

Mais dans les fers, loin d'un libre destin,  
Tous les bonbons ne sont que chicotin.

Avec les charmes de l'amour,  
Vous avez eu, jusqu'à ce jour,  
Plus de bonbons que de louanges.

Mille bonbons, mille exquises douceurs,  
Chargé de toujours les poches de nos sœurs.

— Collect. Du bonbon, Des bonbons, des sucreries : *Ma petite, ne pleurez pas, soyez sage, et vous aurez du BONBON*. (Acad.) *L'évêque, qui était successeur et neveu de M. de Chartres, en était cependant encore à recevoir du BONBON de Mme de Maintenon*. (St-Sim.)

**BONBON** (François), cordonnier, qui joua un rôle très-bruyant pendant la Révolution. Il était né à Orléans, mais il vint à Paris à l'époque où des orateurs de toutes les classes pouvaient se faire entendre dans les clubs, et il devint président du comité révolutionnaire de la Butte-des-Moullins. Après le 9 thermidor, il fut arrêté; toutefois il recouvra sa liberté à la suite du 13 vendémiaire, et recommanda à travailler de son état de cordonnier. Peu de temps après, il se mit à la tête des hommes qui, sans armes, tentèrent de s'emparer du camp de Grenelle. Détenu dans la prison du Temple, et condamné à mort par une commission militaire, il se précipita du haut d'une tour et se tua.

**BONBONNE** s. f. (bon-bo-ne). Sorte de dame-jeanne ou de grande bouteille ronde en verre ou en grès, dans laquelle on met divers liquides du commerce, et particulièrement des acides : *Une BONBONNE de vitriol*. Vase en fer-blanc, dont on se sert dans le Midi pour mettre de l'huile.

**BONBONNERIE** s. f. (bon-bo-ne-ri — rad. *bonbon*). Fabrication, commerce de bonbons : *Il a fait sa fortune dans la BONBONNERIE*.

**BONBONNIÈRE** s. f. (bon-bo-niè-re — rad. *bonbon*). Petite boîte à mettre les bonbons : *Une belle BONBONNIÈRE*. Une jolie petite BONBONNIÈRE. Là-dessus, il s'arrêta pour prendre des pastilles dans une BONBONNIÈRE. (Scribe.)

— Par anal. Maison ou construction petite, mais élégante et distribuée avec goût : *Cette chapelle est une BONBONNIÈRE*. Vous habitez probablement quelque mystérieuse BONBONNIÈRE cachée sous des guirlandes de roses et des touffes de chèvre-feuille. (C. Monselet.)

— Sorte de voiture de forme arrondie.

**BONCENNE** (Pierre), jurisculte français, né à Poitiers en 1775, mort en 1840. Il suivit d'abord la carrière des armes et devint aide de camp du général Desclouseaux. Appelé plusieurs fois à défendre les accusés devant les conseils de guerre et les commissions militaires, il fut nommé professeur suppléant à la faculté de droit de Poitiers, et, en 1832, après un brillant concours, professeur de procédure civile à la même faculté. Son principal ouvrage est : *Théorie de la procédure civile* (1828-1829, 4 vol. in-8°).

**BONCERF** (Pierre-François), publiciste français, né à Chasaulx (Franche-Comté) vers 1745, mort en 1794. Il fut officier municipal de Paris en 1789; mais il est surtout connu par de nombreux ouvrages sur l'agronomie, l'économie politique, etc. Le principal est intitulé :

*Inconvénients des droits féodaux*, écrit publié en 1776 sous le nom de *Franc-allu*, traduit dans toutes les langues de l'Europe, et qui servit de base aux décrets du 4 août 1789. La meilleure édition est celle de 1791. Outre cet écrit, nous citerons : *Mémoire sur cette question : Quelles sont les causes les plus ordinaires de l'émigration des gens de la campagne vers les grandes villes* (1784, in-4°); *Mémoire sur les moyens de mettre en culture les terres incultes et stériles de la campagne* (1784, in-8°); *De la nécessité d'occuper avantageusement tous les ouvriers* (1789); *Moyens pour étendre, et méthode pour liquider les droits féodaux* (1790); etc. — Son frère, Claude-Joseph BONCERF, archidiacre du diocèse de Narbonne, a publié : *le Citoyen sélé ou la Solution du problème sur la multiplicité des académies* (1757, in-8°), et le *Vrai philosophe ou l'Usage de la philosophie relativement à la société civile, à la vérité et à la vertu, avec l'histoire, l'exposition exacte et la réfutation du pyrrhonisme ancien et moderne* (1762, in-12).

**BONCHAMP**, bourg de France (Mayenne), arrond. et à 5 kilom. de Laval, cant. d'Argentré; 1,262 hab. Carrières et exploitation de beaux marbres gris.

**BONCHAMP** (Charles-Melchior-Artus DE), général vendéen, né en 1759 à Jouvencel (Anjou). Il fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance américaine, et il était capitaine au régiment d'Aquitaine à l'époque de la Révolution. Sincèrement attaché à la monarchie, il donna sa démission en 1791 et se retira au château de la Baronnière, dans le département de Maine-et-Loire. Arraché en quelque sorte de sa retraite pour être mis à la tête des insurgés vendéens avec d'Elbée et Cathelineau, il se jeta dans la guerre civile sans illusion, et même avec une sorte de tristesse intérieure. Brave, habile et prudent, il fut souvent accusé d'indécision par ses collègues. Peut-être, malgré ses opinions bien connues, désapprouvait-il intérieurement cette guerre sacrilège. Il remporta quelques avantages sur les républicains, mais fut blessé à mort au combat de Cholet (1793). Il apprend dans les souffrances de l'agonie que les Vendéens veulent exterminer 5,000 prisonniers républicains enfermés dans l'abbaye de Saint-Florent; il se ranime un moment, et s'écrie d'une voix mourante : « Grâce aux prisonniers, Bonchamp l'ordonne ! » Ce vœu sacré fut exaucé. On a contesté, et les écrivains royalistes eux-mêmes, l'exactitude de cette tradition. M. de Barante rapporte (*Biog. Michaud*, article Bonchamp) que Bonchamp demeura complètement évanoui pendant vingt-quatre heures avant d'expirer, au moment du passage de la Loire, et qu'il n'eût pu donner un pareil ordre, bien conforme d'ailleurs à la générosité de son caractère. Ce trait lui aurait été attribué par les autres chefs royalistes, pour sauver M<sup>me</sup> de Bonchamp, alors prisonnière à Nantes. Néanmoins, le statuaire républicain David d'Angers, acceptant la tradition populaire, a sculpté, en 1825, un sarcophage à Bonchamp dans l'église de Saint-Florent, où étaient enfermés les prisonniers républicains. Quant à nous, c'est de grand cœur que nous acceptons cette légende historique, si légende il y a; nous aimons à enregistrer les actes de générosité et de grandeur d'âme, même chez nos adversaires politiques.

**Bonchamp** (MONUMENT DE), chef-d'œuvre de David (d'Angers), commandé par les Vendéens et placé dans l'église de Saint-Florent. Ce monument, en marbre blanc, se compose d'une statue colossale (2 m.) de Bonchamp, d'un piédestal orné de deux figures en relief, dont l'une représente la Religion tenant une croix, et l'autre la France tenant un lis. Des inscriptions en lettres d'or rappellent brièvement le nom, l'âge du héros (trente-trois ans), les lieux où il a combattu et la circonstance qui a inspiré le monument. Les Vendéens avaient entassé près de cinq mille prisonniers dans l'église de Saint-Florent; ne pouvant les emmener dans leur retraite précipitée après la bataille de Cholet, ils se disposaient à les mitrailler lorsque Bonchamp, mortellement blessé, fut prévenu de ce qui allait se passer. « Que faire des prisonniers, lui demanda un de ses aides de camp? les bleus détruisent tout. — Grâce! grâce! je le veux, dit-il en se soulevant à demi. » L'aide de camp transmit aux Vendéens l'ordre de leur général mourant, et aussitôt les prisonniers furent rendus à la liberté. David a représenté Bonchamp à moitié étendu, dans une position qui rappelle celle du *Gladiateur mourant*. Le héros vendéen a fait un suprême effort pour se soulever; sa blessure est béante; son sang coule; il s'appuie péniblement sur son bras gauche; sa main droite est levée et fait un geste plein d'autorité; son visage, contracté par la souffrance, s'éclaire d'une dernière lueur d'énergie; ses lèvres entr'ouvertes laissent échapper ces mots qui font le plus grand honneur à l'homme et au soldat : « Grâce, grâce aux prisonniers ! » Tout cela a été rendu par le statuaire avec une grande vigueur et, en même temps, avec beaucoup de simplicité et de naturel. Jamais David n'a mis plus d'expression sur un visage, plus de vérité et de poésie dans une attitude. A l'époque où cette statue fut exposée à Paris (1824), il y avait une certaine hardiesse à traiter un sujet aussi moderne et qui semblait prêter si peu au développement des qualités académiques alors en honneur. David sur-